

# NICOLAS POULET

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DELIGNY ET E. BOURGEOIS,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS,  
le 24 Octobre 1846.

## PERSONNAGES.

LE COMTE DE GÉRANCY, gouverneur du Blaisois.....  
LE VICOMTE DE FERNEY.....  
NICOLAS POULET, peintre d'enseignes.....  
MADAME LA MARQUISE DE PRESSIGNY.....  
MADAME DENICHON, aubergiste.....  
PIERRETTE, sa fille.....  
UN HUISSIER.....  
LE CHEF DES GARDES.....  
GARDES.....

## ACTEURS.

MM. CASIMIR ROMAND.  
CACHARDY.  
CHARLES PÉREY.  
M<sup>lles</sup> LOBRÉ.  
FLORE.  
POTEL.  
MM. ERNEST.  
ADOLPHE.

NOTA. — Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre, le premier inscrit occupe toujours la gauche du spectateur. Les changements de scène sont indiqués par des renvois.

S'adresser pour la partition de cette pièce à M. NARGEOT, chef d'orchestre du théâtre.

## PREMIER ACTE.

L'intérieur de la maison d'un garde-chasse; porte au fond; portes latérales au premier plan; au 2<sup>e</sup> plan à gauche, une porte faisant face au public et donnant sur une cour. Une fenêtre, un grand bahut, tables, sièges. Au lever du rideau des gardes-chasse sont assis et boivent.

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### CHOEUR.

Air: *Le Clan* de M. Nargeot.

Le beau temps nous invite:  
Parcourons la forêt,  
Et revenons bien vite  
Trinquer au cabaret.

#### PIERRETTE.

Pour courir les haliers,  
Partez, bons gardes-chasse,  
Au loin des branconniers  
Allez suivre la trace;  
Puis à table, ce soir,  
Revenez-vous asseoir. } *bis en chœur.*

#### REPRISE.

Le beau temps nous invite, etc.

(*Les gardes-chasse sortent par le fond. La Marquise frappe à la porte à droite. Pierrette va ouvrir.*)

LA MARQUISE, *entrant par la droite.*

Tu es seule, Pierrette?

PIERRETTE.

Oui, madame la marquise, je suis seule; mon père vient de partir, ma mère et Nicolas, notre domestique, sont dans la cave occupés à mettre du vin en bouteilles.

LA MARQUISE.

Tant mieux! ta mère ne me verra pas: peut-elle nous entendre?

PIERRETTE.

Non, la porte est fermée... parlez sans crainte.

LA MARQUISE.

Tu as déposé mon billet à l'endroit que je t'avais indiqué?

PIERRETTE.

Hélas! non... il m'est arrivé un malheur.

LA MARQUISE.

Lequel?

PIERRETTE.

Eh bien! ce pauvre billet... je l'ai perdu.

LA MARQUISE.

Tu l'as perdu!

PIERRETTE.

J'ai rencontré un mauvais sujet, qui a voulu m'embrasser; je me suis défendue, et c'est sans doute en me débattant...

LA MARQUISE.

Maladroite!

PIERRETTE.

Madame la marquise, ne grondez pas trop votre sœur de lait, qui vous aime tant... la perte de ce billet n'est pas si terrible... Il ne contient que ces mots : « Ce soir, à huit heures, à la maison du « garde... » Il est sans adresse, sans signature... En admettant qu'on le trouve, vous ne serez pas compromise.

LA MARQUISE.

Tu as raison.

PIERRETTE.

Et puis, j'ai réparé ma faute... J'ai attendu que monsieur le vicomte de Ferney vint voir s'il y avait un billet pour lui, sous la table de pierre de la forêt, qui vous sert de poste restante... Monsieur le vicomte m'a fait faire une faction, assez longue, ma foi, mais enfin il est arrivé... je lui ai dit qu'il vous trouverait ici, ce soir à huit heures, et il ne sera pas moins exact au rendez-vous que s'il avait vu votre charmante écriture.

LA MARQUISE.

Il ne t'a rien dit?

PIERRETTE.

Non, rien... il avait l'air préoccupé... Quel malheur qu'un si beau gentilhomme soit proscrit... obligé de se cacher... Qu'a-t-il donc fait?

LA MARQUISE.

Une pièce de vers, plus spirituelle que méchante, contre madame de Pompadour.

PIERRETTE.

On l'a exilé pour si peu de chose!

LA MARQUISE.

J'espère que d'ici à peu de temps j'aurai obtenu la grâce du vicomte, par l'entremise de mon cousin, M. de Gérardy, gouverneur du Blaisois.

PIERRETTE.

C'est pour cela que vous êtes venue avec madame la baronne votre mère, passer l'automne chez notre gouverneur... On donne dans le pays une autre interprétation à votre séjour.

LA MARQUISE.

Laquelle?

PIERRETTE.

Monseigneur est veuf, vous êtes veuve, on dit que vous allez vous marier.

LA MARQUISE.

Ah! on dit cela!...

PIERRETTE.

Mais, je le démens!

LA MARQUISE.

Il ne faut pas le démentir. Je tiens à ce que tout le monde le croie, je tiens surtout à ce que le gou-

verneur, mon cher cousin, en soit bien convaincu.

PIERRETTE.

Vous le leurez de cet espoir...

LA MARQUISE.

Pour qu'il obtienne la grâce du vicomte de Ferney, que j'aime, et que je veux épouser.

PIERRETTE.

Mais votre cousin vous aime aussi!...

LA MARQUISE.

Hélas! non... il ne convoite que ma fortune... S'il m'aimait, ma vengeance serait plus complète.

PIERRETTE.

Ah! vous voulez vous venger de lui?

LA MARQUISE.

Oui... Le comte de Gérardy m'a fait une perfidie que je ne lui pardonnerai jamais... C'était quelque mois après mon mariage avec monsieur le marquis de Pressigny; je venais d'être présentée à la cour, le roi m'avait accueilli d'une façon toute particulière... chaque fois qu'il me voyait, il me parlait; j'étais étonnée de mes succès!... mon cousin, qui sollicitait alors son gouvernement du Blaisois, me pria de le recommander à Sa Majesté, en m'assurant que ma recommandation serait toute puissante... Pauvre enfant... élevée en province, pleine d'innocence et d'illusions, toute fière de mon influence, je parlai au roi en faveur de mon cousin... Sa Majesté, plus souriante et plus gracieuse que jamais, me répondit qu'elle n'avait rien à me refuser, et que le soir, à Trianon, elle me remettrait elle-même la nomination de monsieur le comte de Gérardy... Le soir venu, mon cousin me conduisit au rendez-vous royal. Louis XV donna le brevet tant désiré au comte de Gérardy, qui sortit aussitôt et me laissa seule avec le roi. Alors seulement je compris tout... Je fus sauvée par la jalousie de madame de Pompadour... La marquise entra tout-à-coup... Je quittai la cour, en jurant que je me vengerais du comte de Gérardy... Cette vengeance, je l'ai attendue longtemps, mais, je vais l'avoir enfin... Ah! mon cher cousin, vous vous êtes servi de moi pour satisfaire votre ambition, je me sers de vous pour assurer mon bonheur... nous serons quittes!...

PIERRETTE.

Ah! que je suis contente de vous aider!

LA MARQUISE.

Tu comprends combien ta discrétion est importante!

PIERRETTE.

Oh! soyez sans inquiétude!

LA MARQUISE.

J'entends du bruit...

PIERRETTE.

On parle dans la cave.

LA MARQUISE.

Tu es sûre que tu seras seule ici ce soir?

PIERRETTE.

J'en suis sûre... mon père est de garde au grand

chenil, ma mère lui portera son souper de huit à neuf heures, je serai seule et maîtresse au logis.

LA MARQUISE.

Ne dis rien à ta mère.

PIERRETTE.

Pas un mot!

LA MARQUISE.

Air: *Souvenirs de Dippe* (Konski).

Bonne Pierrette, adieu : } (bis)

L'on pourrait, en ce lieu. }

Me voir ;

Sers ma cause avec zèle :

Au moins jusqu'à ce soir

Sois moi fidèle.

ENSEMBLE.

PIERRETTE.

Adieu, Madame, adieu :

L'on pourrait, en ce lieu,

Vous voir ;

Je vous serai fidèle :

De réussir conservez donc l'espoir.

LA MARQUISE.

Adieu, Pierrette, adieu :

L'on pourrait, en ce lieu,

Me voir ;

Tu me seras fidèle :

De réussir je conserve l'espoir.

SCÈNE II.

PIERRETTE, POULET, puis MADAME DENICHON.

PIERRETTE, à part.

Ce n'est pas ma mère.... c'est Nicolas.... Ah ! comme mon cœur bat ! (4)

POULET, à madame Denichon, qui est dans la cave.

Vous dites que je trouverai les bouchons dans l'armoire à droite?...

MADAME DENICHON, de la cave.

Oui, imbécille ! Tu es donc sourd !

POULET.

Non, madame, et la preuve, c'est que j'avais parfaitement entendu.

MADAME DENICHON.

Alors, pourquoi me fais-tu répéter ?

POULET.

C'est pour flatter votre manie, je sais que vous aimez à crier.

MADAME DENICHON.

Insolent ! cherche les bouchons et tais-toi.

POULET.

Je cherche et je me tais. (S'avançant vers Pier-

(4) Poulet, Pierrette.

rette.) Mademoiselle Pierrette est-elle toujours courroucée contre moi?...

PIERRETTE.

Toujours.

POULET.

Parce que je vous ai chipé un pauvre petit baiser!...

PIERRETTE.

Désormais, ne m'adressez la parole que quand je vous interrogerai.

POULET.

De sorte que je ne pourrais pas vous dire : Dieu vous bénisse ! si vous veniez à éternuer, et cependant la politesse l'exige...

MADAME DENICHON.

Descendras-tu les bouchons ?

POULET.

Je ne les trouve pas.

MADAME DENICHON.

Tu les cherches mal.

PIERRETTE.

Vous ne les cherchez pas du tout.

POULET.

C'est peut-être à cause de cela que je ne les trouve pas. (A part.) Je ne séduirai cette tourterelle qu'en excitant en elle un intérêt saisissant. Saisissons-la ! (Haut.) Pierrette ! ayez pitié de moi ! je suis si malheureux dans cette maison... j'y suis mal nourri, mal logé, mal chauffé, mal éclairé, mal blanchi... et surtout mal traité!... Votre père et votre mère font assaut de paroles désagréables à mon endroit... je dois même rendre cette justice à madame votre mère, qu'elle est montée la première à l'assaut!... L'autre jour, elle a voulu me battre!... elle... une femme!... moi... un homme ! Eh bien !... toutes ces injures, toutes ces avanies, je les supportais bravement.... en héros... en martyr de la vie privée, parce que de temps à autre, se détachait de votre œil bleu un regard compatissant qui tombait sur moi, chétif, opprimé, et qui m'électrisait comme un rayon de soleil électrique une fleur étiolée... Maintenant, que je n'ai plus les rayons de vos yeux, je me fane... il m'est impossible de supporter mes chagrins de domestique... le désespoir me gagne... je finirais par en mourir que ça ne m'étonnerait pas.

PIERRETTE, à part.

Le pauvre garçon!... c'est vrai qu'il est bien malheureux!...

POULET, à part.

Elle est émue... Allons, séducteur!... poursuis ton œuvre...

MADAME DENICHON, toujours dans la cave.

Descendras-tu les bouchons, à la fin !

POULET.

J'ai beau me tuer les yeux, je ne vois pas de bouchons dans l'armoire à droite.

MADAME DENICHON.

Cherche dans l'armoire à gauche.

POULET.

On y va... Pierrette, écoutez-moi!... plus de feinte; c'est l'amour et non pas la domesticité qui m'a conduit ici...

PIERRETTE.

L'amour!

POULET.

Oui, l'amour lui-même.

PIERRETTE.

Vous osez m'aimer?

POULET.

Vous osez bien me payer de retour...

PIERRETTE.

C'est faux, Monsieur!

POULET.

Enfant, ne nie pas! j'ai lu dans ton cœur... tu m'aimes... tu m'appartiens, et il faut en finir... Écoute, veux-tu fuir avec moi sur un cheval, comme le Turc et la sultane dans les images?

PIERRETTE.

Oublier mes devoirs... jamais!...

POULET.

Les devoirs!... folies inventées par la société... Ton devoir est d'être heureuse... viens, suis-moi! viens sur la montagne!

PIERRETTE.

Ah! le monstre, il veut m'enlever!... Si mon père savait cela!... mon père, qui est si fort!...

POULET.

Ah! oui... il est très fort.

PIERRETTE.

Il vous arrangerait joliment.

POULET.

Ah! oui... ah! diable!... eh bien! pardonne-moi... je n'ai plus que des idées pures, comme toi, blanche colombe...

Air :

Pierrette, il faut me faire grâce ;  
Pourtant je le mérite peu :  
J'étais un monstre, un Lovelace,  
J'étais enfin, un Richeheu.

PIERRETTE.

Que votre amour s'épure,  
Soyez toujours sage et loyal.

POULET.

Je serai, je te le jure,  
Aussi pur que le cristal.

ENSEMBLE.

POULET.

Oui, je bannis de ma pensée  
Ces vains projets d'enlèvement.  
Les erreurs qui t'ont offensée  
Je les abjure en ce moment.

PIERRETTE.

Bannissez de votre pensée  
Ces vains projets d'enlèvement.

Les erreurs qui m'ont offensée  
Abjurez-les en ce moment.

MADAME DENICHON, *entrant.* (1)

Voilà comme tu cherches les bouchons!

POULET, *toujours à genoux.*

Oui, c'est ma manière... j'avoue qu'elle est défectueuse...

MADAME DENICHON.

Tu te permets d'aimer ma fille!..

POULET, *se relevant.*

Me l'auriez-vous permis?

MADAME DENICHON.

Jamais, misérable!

POULET.

Eh bien! puisque vous ne l'auriez pas permis, je devais donc me le permettre... vous voyez que je suis dans le vrai!

MADAME DENICHON.

Quelle impudence! un drôle de ta condition...

POULET.

Ma condition est noble, Madame, je cesse de rire, maintenant... Il est temps que la vérité sorte de son puits... la voilà toute nue, la vérité : votre livrée n'était pour moi qu'un déguisement (*étant son tablier*), reprenez-la, votre livrée!.. A présent je vous domine de toute ma supériorité.

PIERRETTE.

Il était déguisé!..

MADAME DENICHON, *à part.*

Serait-ce un prince?.. (*Haut*) Qui êtes-vous donc?..

POULET.

Je suis Poulet! le fameux Nicolas Poulet!.. peintre d'enseignes!.. (*A part*) Elle est écrasée!..

MADAME DENICHON.

Infâme barbouilleur!.. tu t'es introduit dans ma maison pour séduire ma fille!..

POULET.

J'avoue que j'ai eu cette fantaisie.

MADAME DENICHON.

Tu oses l'avouer!

POULET.

Pourquoi pas?.. c'est dans les mœurs de mon pays...

MADAME DENICHON.

Gredin!..

POULET.

Mais, cet ange, a d'un seul mot changé mes coupables desseins en honnêtes intentions, si bien que je veux l'épouser, tout bêtement.

MADAME DENICHON.

Ah! tu veux te marier!

POULET.

Comme père et mère.

MADAME DENICHON.

As-tu de la fortune?

(1) Madame Dénichon, Poulet, Pierrette.

POULET.

J'ai mieux!.. j'aime mes pinceaux... la fortune peut se perdre, le talent, jamais.

MADAME DENICHON.

Je ne donnerai ma fille qu'à l'homme qui lui apportera en dot cinq cents livres, au moins.

POULET.

Diable! je n'ai pas un sou!

MADAME DENICHON.

Pas un sou!

POULET.

Pas un seul!

MADAME DENICHON (1).

Fais ton paquet bien vite, intrigant.

PIERRETTE.

Ma mère!..

MADAME DENICHON.

Taisez-vous!.. Et toi ne reviens jamais ici, car je te casserais un manche de balai sur le dos.

POULET.

Vous supposez à mon dos une solidité qui me flatte... je reviendrai ici, Madame, pour vous apporter les cinq cents livres demandées.

MADAME DENICHON.

Alors tu seras le bien-venu, mais en attendant rassemble tes nippes et tes frusques! (*A sa fille*) Et vous, ourlez vos serviettes... moi, je retourne à la cave... file devant, scélérat!

POULET.

Oh! soyez polie!.. maintenant je ne suis plus votre page... je ne suis plus le Crispin de votre garçotte.

Air : *des Courses de Chantilly.*

Je m'éloigne d'ici,  
Vainqueur comme Alexandre;  
Je serai votre gendre,  
Et vous direz merci.

ENSEMBLE.

MADAME DENICHON.

Il s'éloigne d'ici,  
Vainqueur comme Alexandre;  
S'il est un jour mon gendre  
Je lui dirai merci.

PIERRETTE.

Il s'éloigne d'ici,  
Vainqueur comme Alexandre;  
Il sera votre gendre,  
Et vous direz merci.

(*Madame Denichon et Poulet sortent.*)

SCÈNE III.

PIERRETTE, LE COMTE DE GÉRANCY.

PIERRETTE, seule.

Cinq cents livres!.. pourra-t-il amasser une si

(1) Poulet, Madame Denichon, Pierrette.

grosse somme! ce sera bien long. Oh! Madame la marquise viendra à notre secours! (*Voyant entrer Gérardcy*) Le gouverneur!.. que vient-il faire ici?

GÉRANCY.

Suis-je dans la maison du garde Denichon?

PIERRETTE.

Oui, Monseigneur.

GÉRANCY.

Ah! je te reconnais... où est ton père?

PIERRETTE.

Il est sorti.

GÉRANCY.

Et ta mère?

PIERRETTE.

Elle est à la cave.

GÉRANCY.

Va la chercher.

PIERRETTE.

Oui, Monseigneur! (*à part*) Aurait-il des soupçons? heureusement ma mère ne sait rien...

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

GÉRANCY, seul.

Je suis bien heureux d'avoir rencontré le baron de Couterne!.. sans cette circonstance, je n'aurais pas mis pied à terre, dans la forêt, et je n'aurais pas trouvé ce papier qui confirme tous mes soupçons... (*Lisant*) « Ce soir, à huit heures, à la maison du « garde... » Pas d'adresse, pas de signature. Est-ce bien l'écriture de la marquise?.. si c'est ma cousine qui a tracé ces deux lignes, c'est certainement ici qu'elle a donné son rendez-vous, car la femme Denichon a été sa nourrice!.. Qui aurait pu croire que ma chère cousine me trompait lorsqu'elle me disait qu'elle ne connaissait pas M. de Ferney; qu'elle s'intéressait seulement à madame de Ferney la mère, dont le désespoir l'avait vivement émue... Elle avait vu ce petit vicomte à Paris, d'abord, puis en Hollande, et elle l'a revu ici, car il y a un mois qu'il a quitté Amsterdam, lieu de son exil!.. Oh! si j'avais su tout cela plus tôt!.. mais je n'ai eu ces renseignements que ce matin... mes suppositions sont justes... Ce beau Clitandre est rentré en France sous un nom quelconque... Pendant la journée, il erre en soupirant autour de mon château qu'habite la marquise; mais, le soir venu, il la reçoit ici!.. et alors les deux tourtereaux se dédommagent des contraintes du jour... Ils se disent sans doute: quand cet excellent comte de Gérardcy aura obtenu la grâce tant désirée, nous pourrions nous marier. Non, morbleu! je ne jouerai pas ce rôle de Géronte!.. Cette grâce que j'apporte, que j'ai fait signer avec tant de peine, je la déchirerai, et j'enverrai le petit vicomte dans la citadelle d'Angers... Géronte se venge quelquefois.

## SCÈNE V.

PIERRETTE, MADAME DENICHON, GÉRANCY.

MADAME DENICHON.

Monseigneur m'a attendu... qu'il daigne m'excuser, je n'étais pas dans un costume convenable.

GÉRANCY.

Vous êtes la nourrice de ma cousine, madame la marquise de Pressigny.

MADAME DENICHON.

J'ai cet honneur!

GÉRANCY.

Elle vient vous voir souvent?

MADAME DENICHON.

Quelquefois... elle aime beaucoup ma fille.

GÉRANCY.

Elle ne vient pas seule, un jeune cavalier l'accompagne?

MADAME DENICHON.

Je l'ai toujours vue seule.

GÉRANCY.

Vous l'attendez ce soir, n'est-ce pas?

MADAME DENICHON.

Non, Monseigneur... Doit-elle venir?

GÉRANCY, à part.

Cette femme n'avouera rien si je n'emploie pas l'intimidation... (Haut) Vous tenez à la place de votre mari?

MADAME DENICHON.

Oui, Monseigneur, cette place nous fait vivre.

GÉRANCY.

Vous la perdrez si vous ne me dites pas la vérité.

MADAME DENICHON.

Je dirai tout ce que Monseigneur voudra.

GÉRANCY.

Ma cousine a donné rendez-vous, ici ce soir, à un jeune homme.

MADAME DENICHON.

Je vous jure que je l'ignore.

GÉRANCY,

Je le saurai, car je reste...

MADAME DENICHON.

Toute ma maison est à la disposition de Monseigneur.

GÉRANCY, à part.

L'accent de cette femme est plein de sincérité.

PIERRETTE, à part.

Comment le dépister?

GÉRANCY.

Avouez donc... Une lettre que j'ai trouvée m'a tout appris...

PIERRETTE, à part.

Le billet que j'ai perdu, sans doute.

GÉRANCY.

Voyez... Ce soir, à huit heures à la maison du garde...

PIERRETTE,

Oh! C'est le même.

GÉRANCY.

Tu connais donc ce billet?

PIERRETTE.

Oui, Monseigneur (à part.) Je tiens mon mensonge...

GÉRANCY.

Explique-toi!

PIERRETTE.

Ah! C'est que j'ai commis une bien vilaine action!

MADAME DENICHON.

Parlez donc, petite sotté!

PIERRETTE. (1)

Pendant que maman était à la cave, un beau jeune homme qui avait un grand manteau brun, est entré et m'a demandé un verre d'eau... il s'est assis, et quand je me suis approchée pour le servir, il convrait de baisers un papier d'un air tout drôle; ensuite, il l'a regardé ce papier... et comme je suis un peu curieuse, j'ai lu par dessus son épaule... il n'y avait que deux lignes : ce soir à huit heures à la maison du garde.

GÉRANCY.

Quelle route a-t-il prise?

PIERRETTE.

Oh! je le sais... il m'a demandé s'il n'y avait pas un chemin détourné et peu fréquenté pour se rendre à la maison du garde Lafut... je lui ai dit au bout de la grande allée, tou nez à gauche, puis à droite... il n'y a que trois heures.

GÉRANCY, à part.

Merci, mon enfant...

(Il sort.)

PIERRETTE, à part.

Comme il a donné dans le piège... C'est amusant de mener.

## SCÈNE VI.

PIERRETTE, MADAME DENICHON, puis POULET.

MADAME DENICHON.

En voilà des histoires!... je n'y comprends rien!..

PIERRETTE.

Ni moi.

MADAME DENICHON.

Allez préparer le souper de votre père, et mettez-le dans la grande ecuelle... dépêchez-vous

(Pierrette sort)

POULET, en entrant avec un très petit paquet à la main. (2)

Madame j'ai rassemblé mes chemises... mes bas, mes habits et mes nombreuses culottes... tout est là dedans. (Il montre son paquet). Je suis prêt à partir.

MADAME DENICHON.

Il est inutile que je t'indique le chemin de la porte...

(1) Madame Denichon, Pierrette, Gérancy.

(2) Poulet, madame Denichon.

POULET.

Je le trouverai facilement ; mais encore un mot s'il vous platt... Il faut que j'amasse cinq cents livres pour épouser votre fille, pour devenir votre bru ?... Eh bien, Madame, je trouve piquant que vous soyez le principe de cette fortune exigée par vous... En jouant dans votre maison le rôle de valet, j'ai supporté toutes les charges de l'emploi, et j'ai parfaitement gagné les émoluments de six livres par mois que vous m'avez promis.

MADAME DENICHON.

Tu veux que je te paie tes gages ?..

POULET.

Mais oui, je serai très dur envers tous mes débiteurs.

MADAME GÉRANCY.

Air : *La veuve sans soucis* (M. Nargeot.)

Eh bien donc, je m'exécute :

Je consens, puisqu'il le faut,

A te solder sans dispute,

Et tu seras payé bientôt.

Mais c'est trop peu, pauvre nigaud,

Pour te commencer un magot ;

De ta face tu m' délivres,

Puisque tu cours désormais

Pour attraper cinq cents livres,

Tu ne reviendras jamais.

Mon ami, je l'prédis

Tu ne peux prétendre

A d'venir mon gendre :

Fâche-toi, tant pis *bis*.

J'en ris,

Ah, ah ! j'en ris.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VII.

POULET, *seul*.

Un mois, à six livres par mois, ça fait juste six livres... la mère Denichon ne me doit que cela... de six livres à cinq cents, il y a une distance de pas mal de livres...., que faire pour gagner le reste!... l'amasser en peignant des enseignes.... j'attendrais trop longtemps... et je ne peux pas attendre... j'aime trop Pierrette... Ma passion est devenue désordonnée... Il me faut cinq cents livres, tout de suite. Oh ! si j'étais contrôleur des finances!.. pendant une minute, seulement!.. ça se dit, en pareille occurrence... mais, ça n'avance à rien... Que faire pour gagner cinq cents livres (*il réfléchit profondément*).

SCÈNE VIII.

POULET, GÉRANCY.

GÉRANCY, *à part*.

Cette jeune fille avait l'air bien candide, mais si

elle m'avait trompé!.. je ne saurais prendre trop de précautions!..

POULET, *se croyant seul*.

Cinq cents livres ! il me les faut...

GÉRANCY.

Quel est cet homme ?

POULET.

Dix ans de ma vie à qui me les donnera... Oh ! qui donc me fera gagner cette somme ?

GÉRANCY, *(lui frappant sur l'épaule)*.

Moi !

POULET.

Vous!.. Est-il possible!..

GÉRANCY.

Chut !

POULET.

Chut ! (*à part*) Cet homme m'a entendu... voudrait-il me proposer un crime ? (*haut*) Qu'exigez-vous de moi ?

GÉRANCY.

Ce soir à huit heures, il se passera peut-être ici quelque chose que je désire savoir.

POULET.

Vous m'intriguez !

GÉRANCY.

Il faut te cacher dans un endroit d'où tu puisses voir et entendre.

POULET.

Ensuite !

GÉRANCY.

Si tu me dis fidèlement, tout ce que tu auras vu et entendu, je te donnerai les cinq cents livres que tu désires.

POULET.

Monsieur, j'ai fait beaucoup de farces, dans ma vie... si c'en est une que vous voulez me faire je ne la gobe pas!..

GÉRANCY.

Ai-je l'air d'un plaisant ?

POULET, *à part*.

Non, au fait, il n'a pas l'air très folichon (*haut*). Ce qui se passera ici, ce soir à huit heures, est donc bien intéressant, que vous me payez si cher ?

GÉRANCY.

Tu le sauras...

POULET.

Vous m'intriguez de plus en plus.

GÉRANCY.

Ton nom ?

POULET.

Nicolas Poulet ! Peut-on connaître le vôtre ?

GÉRANCY.

Je suis le comte de Gérardy !

POULET.

Le gouverneur de la province !

GÉRANCY.

Cinq cents livres si tu réussis !

POULET.

Je réussis pour moins que cela.

GÉRANCY.

Je compte sur ton zèle!

POULET.

Comptez plutôt sur ma CURIOSITÉ, c'est mon principal défaut.

GÉRANCY.

Pas un mot à la femme Denichon ni à sa fille.

POULET.

Comptez sur ma DISCRÉTION : c'est ma principale vertu... je n'en ai pas d'autre.

GÉRANCY, à part.

Maintenant je suis tranquille, si le vicomte et la marquise viennent ici, cet homme me le dira, s'ils vont chez le garde Lafut, j'y serai pour les voir.

AIR :

GÉRANCY.

Fidèlement.

POULET.

Fidèlement.

GÉRANCY.

Tiens ton serment.

POULET.

Assurément.

GÉRANCY.

En attendant.

POULET.

L'évènement.

GÉRANCY.

Sois bien prudent.

POULET.

Comme un serpent.

*(Gérancy sort.)*

## SCÈNE IX.

POULET, seul.

Qu'est ce qui se passera donc ici à huit heures?.. Pour que le gouverneur tienne à le savoir, il faut que ça soit grave!.. c'est une conspiration, peut-être...Oui, j'ai mis le nez dessus... Les conspirateurs ont la manie de s'assembler nuitamment dans un bouchon isolé, tous, vêtus de noir et enveloppés de manteaux couleur de muraille... Je verrai toute cette fantasmagorie!.. mais quel sera mon rôle, à moi, spectateur et auditeur caché? Celui d'un espion, d'un vil espion... eh! bien! soit je serai espion... heim?.. qu'est-ce c'est?.. Tu murmures ma conscience... tais-toi! je vais te convaincre... De ce côté, vois-tu, est le bien; de cet autre est le mal; le bien, pour moi, c'est le passé, c'est la misère, le désespoir, la rage, et pas Pierrette!.. le mal, au contraire, c'est l'or, la soie, le velours, toutes les insolences de la richesse et Pierrette! Donc, le bien ne me fait que du mal, et le mal me fera du bien!.. je n'hésite plus!.. je deviens une canaille!.. me comprends-tu ma conscience?..

## SCÈNE X.

POULET, MADAME DENICHON.

MADAME DENICHON.

Ton compte est réglé... écoute : le 2, jour de ton entrée en service, avoir cassé un verre : le 3, une assiette; le 4, deux bouteilles; le 5, une écuelle; le 6, avoir cassé la badine aux habits.

POULET.

Ne badinons pas, c'est vous qui l'avez cassée, la badine... vous vouliez me battre, j'ai paré le coup.

MADAME DENICHON.

La badine a été cassée par toi!.... Ci, deux sous!

POULET.

Un jour en tombant, je me suis cassé moi-même, est-ce compté?

MADAME DENICHON.

Certainement! le 8, s'être cassé la tête; pour vulnéraire, eau salée, compresses, un écu de trois livres.

POULET.

Peste! je me suis coûté cher, ce jour-là! que me reste-t-il donc à toucher?

MADAME DENICHON.

Six sous, les voici : maintenant, décampe.

POULET, à part.

Oh! non... j'ai affaire ici, ce soir, à huit heures.

MADAME DENICHON.

T'en iras-tu?

POULET.

Vous n'aurez pas le cœur de me refuser l'hospitalité jusqu'à demain.

MADAME DENICHON.

File, à l'instant même.

POULET.

On prend son bien où on le trouve : or, comme je me trouve bien, ici, j'y reste!

MADAME DENICHON.

Oh! tu partiras!

POULET.

J'ai le droit de rester... Madame tient cabaret, qu'elle me serve un verre de kirch.

MADAME DENICHON.

Drôle! tu étais mon domestique...

POULET.

Voilà la roue de la fortune... C'est vous qui êtes l'esclave, à présent... et, entre nous, il y a cette nuance... j'étais votre domestique pour rire, et vous êtes ma servante pour de bon! Allons! mon kirch, tout de suite, et tâchez que le verre soit propre, car je ne les rinçais pas de mon temps.

MADAME DENICHON, à part.

Au fait, je rentrerai dans ses six sous; il n'y a que les z'honteux qui perdent. *(Elle prend une bouteille et un verre.)*

POULET, à part.

Où pourrais-je me cacher ? Je ne vois pas le moindre trou !

MADAME DENICHON, après l'avoir servi.  
Allons, bois vivement.

POULET.

Je ne suis pas pressé.

MADAME DENICHON.

Je le suis, moi. (Elle ouvre le bahut et en tire un mantelet.)

POULET, à part.

Si je me fourrais dans ce bahut ?

MADAME DENICHON.

As-tu fini ?

POULET.

Non, ce kirch est très mauvais, mais il me convient de le siroter.

MADAME DENICHON.

Mon kirch est mauvais !... du kirch de la forêt Noire.

POULET.

Vous voulez dire de la forêt de Bondy.

MADAME DENICHON.

Ah ! ça, t'en iras-tu ?

POULET.

Je m'incrusterai plutôt dans cette table !

MADAME DENICHON, le prenant au collet.

Ah ! tu cèdes, enfin !...

POULET. (1)

Ce n'est pas moi, c'est ma veste, mais je suis plus entêté qu'elle.

MADAME DENICHON.

Je vais te réduire en lambeaux !

POULET.

Tant pis pour votre pudeur !.. Quant à moi, peu m'importe ! Si je manque de vêtements, je me réfugierai chez les Moïkans, je me ferai naturaliser sauvage !

MADAME DENICHON.

Je vais avoir recours au manche du balai !

POULET.

Je vous en défie !

MADAME DENICHON.

Ah ! tu m'en défies ?..

ENSEMBLE.

Air :

Attends-moi, sarpejeu !

Et ventrebleu !

Ton insolence !

Par une bonne danse,

Ici, se calmera dans peu !

(Elle sort.)

POULET.

Revenez, sarpejeu !

Mais ventrebleu !

(1) Madame Denichon, Poulet.

Mon insolence,  
Par une bonne danse,  
Ne se calmera pas dans peu !

(Madame Denichon va chercher le manche du balai.)

POULET.

Coffrons-nous bien vite.

(Il entre dans le coffre et le ferme sur lui.)

MADAME DENICHON, se retournant et brandissant son balai.

Il est parti le fanfaron !

PIERRETTE, portant une écuelle. (1)

Voici le souper de papa !

MADAME DENICHON.

C'est bien ! Mettez-moi mon mantelet !..

(Elle met son mantelet.)

POULET, à part, soulevant le couvercle du coffre.

Saperlotte ! qu'il fait chaud là dedans... C'est la chaleur du Sénégal !.. si j'allais y devenir nègre... Oh ! quelle folie !.. Quand cette mégère sera partie, je maintiendrai mon couvercle entr'ouvert, car lorsqu'il est fermé, je n'entends absolument rien.

(Il ferme le couvercle.)

MADAME DENICHON.

Allons je m'en vais... Soyez sage.

Air : Ah ! risquez cet essai.

Aux lois de la raison

Je veux qu'tu sois fidèle,

Qu'tu travail's avec zèle

En gardant la maison ;

Je veux qu'tu te comportes

Comme une fille de bien.

Et j't'en offr' le moyen...

En fermant tout's les portes

Afin que mes avis

Soient sûrement suivis.

ENSEMBLE.

Je veux que mes avis

Soient sûrement suivis.

PIERRETTE.

Malgré tout, ses avis

Ne seront pas suivis.

MADAME DENICHON.

Ah ! j'oubliais de fermer mon coffre.

(Elle le ferme, elle sort.)

SCÈNE XI.

PIERRETTE, LE VICOMTE DE FERNEY, LA MARQUISE.

PIERRETTE, seule.

Elle m'enferme ; heureusement que j'ai la clé de papa. (Poulet s'agite dans le coffre pour l'ouvrir ; Pierrette se retourne effrayée.) Quel est ce bruit ? Ce sont les meubles qui jouent, ou les rats qui s'amusent.

(1) Pierrette, Madame Denichon, Poulet dans le coffre.

LE VICOMTE DE FERNEY, *entrant* (1).

Bonsoir, Pierrette, madame la marquise n'est pas encore arrivée.

PIERRETTE.

Pas encore... Ah! la voici.

FERNEY,

Enfin! Madame, je peux vous voir, vous parler. (2)

LA MARQUISE.

Cher Lucien! pour satisfaire à vos caprices, vous me faites commettre une bien grande imprudence.

FERNEY.

Mais, madame, vous êtes veuve, nul n'a le droit de contrôler vos actions, de s'occuper de vos démarches. Pour qui tremblez-vous donc?..

LA MARQUISE.

Pour qui je tremble? pour vous... Je vous avais supplié de ne pas quitter la Hollande!

FERNEY.

Je ne pouvais vivre sans vous voir. Mais vous savez bien que je ne cours aucun danger... Personne ne me connaît dans ce pays... tout le monde ignore que je suis le vicomte de Ferney... j'ai des papiers qui prouvent que je me nomme Charles Vardeck, et que je suis le fils d'un bourgeois de Nantes.

LA MARQUISE.

Je ne partage pas votre confiance; un hasard, un rien peut nous perdre... Si l'on savait que je vous aime, je n'obtiendrais pas votre grâce, que j'espère recevoir dans deux jours au plus tard... deux jours sont bientôt passés.

FERNEY.

Mais, pourquoi vos amis de la cour qui sollicitent ma grâce, cesseraient-ils de s'intéresser à moi, s'ils apprenaient que vous m'aimez?

LA MARQUISE.

Vous manquez de confiance en moi, c'est mal, Lucien!... tout ce que je fais est dans l'intérêt de votre bonheur... Laissez-vous conduire... je vous en supplie, je vous le demande en grâce!

FERNEY.

J'obéirai! (*Poulet s'agite violemment dans son bahut.*)

LA MARQUISE.

Quel est ce bruit!..

PIERRETTE, *revenant en scène.*

Madame, j'ai entendu au loin le roulement d'une voiture, c'est sans doute celle du comte de Géraney!

LA MARQUISE.

Du comte de Géraney!

(1) Pierrette, Ferney.

(2) La marquise, Ferney, Pierrette, *au fond.*

(3) La Marquise, Pierrette, Ferney.

PIERRETTE.

Je n'ai pas voulu le dire pour ne point vous effrayer, mais il a trouvé votre billet que j'ai eu la maladresse de perdre.

LA MARQUISE.

Oh! quelle fatalité!

PIERRETTE.

Rassurez-vous, je l'ai dépisté, grâce à un petit mensonge... pour que vous ne le rencontriez pas, je vais vous indiquer le chemin de l'étang.

FERNEY.

Madame, c'est donc le comte de Géraney que vous redoutez?

LA MARQUISE.

Eh bien! oui... Je vais tout vous dire maintenant... Je redoute le comte de Géraney, parce qu'il veut m'épouser, et que, s'il apprenait que je vous aime, il m'empêcherait d'obtenir votre grâce.

FERNEY.

Ah! je comprends.

LA MARQUISE.

Maintenant, jurez-moi que vous serez prudent.

FERNEY.

Je vous le jure.

PIERRETTE.

Le carrosse approche, venez, madame, venez! (*Elles sortent; Ferney les suit des yeux.*)

ENSEMBLE.

Air: *du Chevalier du guet.*

PIERRETTE ET FERNEY.

Partez sans bruit,  
Voici la nuit:  
Tout ira bien,  
Ne craignez rien.

LA MARQUISE.

Je pars sans bruit:  
Voici la nuit:  
Je ne crains rien,  
Tout ira bien

SCÈNE XII.

FERNEY, POULET.

POULET,  *surgissant du coffre, dont il lève violemment le couvercle.*

Ah! de l'air! de l'air!

FERNEY, *à part, en se retournant au bruit que fait Poulet.*

Quel est cet homme?.. il nous écoutait.

POULET, *à part.*

Quel est ce monsieur?.. c'est un des conspirateurs, sans doute.

FERNEY.

Pourquoi t'es-tu caché dans ce coffre?

POULET.

Je me trouve trop gras, je cherchais un procédé pour maigrir. (*Il sort du coffre.*)

FERNEY.

Tu t'es mis là pour nous écouter...

POULET, à part.

Nous écouter!... les autres sont donc partis; la conspiration est terminée... je suis ruiné!

FERNEY.

Qui t'a chargé de nous espionner?

POULET, à part.

Ne plaisantons pas!... les conspirateurs sont féroces:

FERNEY.

Réponds donc!

POULET.

J'ai agi d'après les ordres du comte de Gêrancy.

FERNEY.

Le gouverneur!

POULET.

Calmez-vous, je ne sais rien.

FERNEY.

Tu mens, misérable! mais je te fermerai bien la bouche. (*Il porte la main à son épée.*)

POULET.

Pas de sottises, je crié!... j'appelle, je ne suis pas seul, on viendra, on me vengera, j'ai du monde ici près...

FERNEY.

Les hommes qui doivent m'arrêter.

POULET.

Oui! (*à part.*) Ceci le calme tout-à-fait.

FERNEY.

Ne craignez rien et écoutez-moi. Combien devez-vous gagner?

POULET.

On m'avait promis cinq cents livres, mais...

FERNEY, lui donnant une bourse.

Les voici.

POULET.

Vous me les donnez?

FERNEY.

Je vous les donne pour garder le silence.

POULET.

Je le garderai. (*A part.*) Il croit que je sais tout! respectons ses illusions de jeune homme.

FERNEY.

En me livrant, vous commettriez une infamie; en vous taisant, vous ferez une bonne action.

POULET.

J'aime mieux être honnête homme!... j'ai honte de ma conduite passée.

FERNEY.

Vous ne direz pas que vous m'avez vu.

POULET.

Je supporterais plutôt la question de l'eau, que je n'aime pas.

FERNEY.

Je me fie à votre parole... Si vous la tenez fidèlement, vous recevrez le double de cette somme.

POULET.

Le double! vous me comblez.

FERNEY.

Air: A 60 ans.

Et maintenant puis-je sortir sans crainte?

POULET.

Rassurez-vous, pour arrêter vos pas  
Si l'on osait employer la contrainte,  
On sentirait la vigueur de mon bras;  
Je veillerais sur vous jusqu'au trépas.

FERNEY.

Pour mériter un plus grand bénéfice,  
Ayez bien soin de ne rien dévoiler.

POULET.

Je me tairai dût-on m'écarteler:  
Comptez sur moi, quelqu'effort que je fisse,  
J'aurais vraiment trop de peine à parler.

(*Ferney sort.*)

SCÈNE XIII.

POULET SEUL, puis GÉRANCY.

POULET.

Ah! maintenant que je suis seul, je peux rire... j'ai mes cinq cents livres, et j'en aurai encore le double, car je ne dirai certainement pas ce que j'ignore! Ah! je veux me procurer un plaisir. (*Il décroche un miroir.*) Je veux voir la figure d'un homme heureux!

GÉRANCY, à part.

Cette petite m'avait trompé... personne n'est venu chez le garde Lafut. C'est bien certainement ici que l'entrevue a eu lieu. (*A Poulet.*) Ah! te voilà!

POULET.

Oui, monseigneur.

GÉRANCY.

Tu n'es pas sorti?

POULET.

J'ai vécu dans ce coffre.

GÉRANCY.

Eh bien!

POULET.

J'ai eu très chaud!

GÉRANCY.

Mais, qu'ont-ils dit?

POULET.

Rien! je n'ai vu personne.

GÉRANCY.

C'est impossible! tu mens.

POULET.

Jamais le mensonge n'a souillé mes lèvres... Je n'ai rien vu, rien entendu...

GÉRANCY.

Tu me trompes, ils sont venus, j'en suis certain.

POULET.

J'ai l'honneur de vous répéter que je n'ai rien découvert, je vous le jure sur les mânes de mes ancêtres... (*A part.*) Mes paroles valent de l'or en ce moment.

GÉRANCY, *à part.*

Je suis sûr qu'il ment...

ENSEMBLE.

*Air : du puits d'amour.*

GÉRANCY.

Je suis de cette affaire

Fort ennuyé ;

Peut-être pour se taire

On l'a payé.

Mon adresse ordinaire

Il me la faut,

Je veux de ce mystère

Savoir le mot.

POULET.

Il est de cette affaire  
très ennuyé,

Tant pis ! car pour me taire

On m'a payé.

Son adresse ordinaire

Est en défaut,

Il ne peut du mystère

Savoir le mot.

*(Gérancy sort par le fond.)*

#### SCÈNE XIV.

POULET SEUL, puis PIERRETTE, MADAME DENICHON.

POULET.

J'ai fait mon devoir, je n'ai rien dit, et j'ai gagné le double de mes cinq cents livres ! Où réclamerai-je cette somme, à l'inconnu ?... j'ignore son nom et son adresse. Si c'était un escroc !... *(Une bourse est lancée par la fenêtre, il la ramasse en s'écriant)* : O mortel plein de vertus ! on ignore ton nom, ton domicile, on ne peut pas te poursuivre, et tu paies tes dettes !... Ah ! c'est beau ! c'est digne de l'antiquité !

*Air : Boléro Espagnole des Contrebandiers.*

*(Théâtre des Variétés.)*

Ah ! vraiment quelle heureuse chance !

Et quel doux avenir m'attend ;

Oui, désormais mon existence

Sera celle d'un sultan.

Quelles noces !

Je veux avoir des carrosses,

Je me donnerai des bosses,

Je boirai du chambertin,

Oui,

J'aurai des vestes de satin ;

Oh ! oui,

Tra la la ! plus de soucis, plus d'humeur triste ;

Tra la la, je suis enfin capitaliste.

*(Il danse pendant la ritournelle.)*

PIERRETTE, *entrant* (1).

Vous ici ?

(1) Pierrette, Poulet.

POULET, *l'embrassant.*

Pierrette, chère Pierrette ! embrasse-moi ! reste sur mon cœur, j'ai le droit de t'aimer, de te tutoyer... Tutoye-moi aussi.

PIERRETTE.

Insensé ! ma mère arrive.

POULET.

Tant mieux ! je la demande, je la veux, je l'implore... Mère Denichon ! où es-tu ? où es-tu ? je la tutoye aussi... tutoye-moi donc, mère Denichon ! viens, viens, réponds à mes accents !

MADAME DENICHON, *entrant* (1).

Qui m'appelle ? C'est toi, misérable.

POULET.

Il n'y a pas de misérable ici, il y a un homme riche... un capitaliste... J'épouse votre fille, j'en ai le moyen ! Voyez !.. tiens, regarde, mère chérie ! regarde cet or, tu aimes ce métal ? réjouis ton œil, ton pauvre œil... tiens ! Danaé moderne !.. Danaé de Poulet, voilà la pluie d'or demandée. *(Il jette des louis en l'air.)*

MADAME DENICHON.

Tu as cinq cents livres ?

POULET.

J'en ai quinze cents ! Si vous avez trois filles, je les épouse toutes les trois ! Oh ! mais je tourne au turc... Quelles mœurs !

MADAME DENICHON.

Qui t'a donné cet or ?

POULET.

On me l'a donné pour ne rien dire ?

MADAME DENICHON.

Pour ne rien dire ?

POULET.

Oui ; par conséquent, ne m'en demandez pas davantage ! Viens, Pierrette ! viens dans mes bras ! tu es mon épouse, ma compagne... nous allons nous marier tout de suite... aux flambeaux !.. c'est un câprice, je paierai ce qu'il faudra !

#### SCÈNE XV.

LES MÊMES, PLUSIEURS GARDES-CHASSE.

UN GARDE.

Qui est-ce qui se nomme Poulet ?

POULET, *à part.*

Est-ce qu'on m'apporte encore de l'argent ?

LE GARDE.

Le nommé Poulet ?

POULET.

C'est moi !

LE GARDE.

Au nom du Roi, je vous arrête !

(1) Pierrette, Poulet, Madame Denichon.

POULET.

Est-il possible! mais pourquoi?

LE GARDE.

Vous le saurez plus tard, suivez-moi.

PIERRETTE.

Cher Poulet!

POULET.

Je suis foudroyé!

MADAME DENICHON.

Il a volé un coche, ou bien il est faux mon-  
nayer.

CHOEUR.

Air :

Marchez, point de retard (*bis*)  
En prison votre place est prête.  
Pourquoi l'on vous arrête  
Vous le saurez plus tard.

FIN DU PREMIER ACTE.

\*\*\*\*\*

DEUXIÈME ACTE.

Un salon, portes latérales au 2<sup>e</sup> plan. — Une cheminée au fond, portes à droite et à gauche de la cheminée, à droite une table et ce qu'il faut pour écrire. — A gauche un bureau à la Tronchin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, FERNEY.

(*Au lever du rideau, Ferney est à gauche et écrit; la marquise parle à l'huissier qui l'introduit par la porte du fond, à gauche.*)

LA MARQUISE.

C'est bien! j'attendrai ici M. le comte. Préve-  
nez-le!

FERNEY, à part.

C'est elle!

LA MARQUISE, voyant Ferney.

Lucien!

FERNEY.

Parlez bas, Madame, on peut vous entendre. (*Il va s'assurer que les portes sont bien closes.*)

LA MARQUISE.

Oh! je ne reviens pas de ma surprise... Vous ici, vous, Lucien de Ferney, chez le comte de Gérardy!.. Comment y êtes-vous? pourquoi y venez-vous?

FERNEY.

C'est bien simple!.. je savais que le gouverneur avait besoin d'un secrétaire, et depuis plusieurs jours je m'étais fait recommander à lui... je me suis présenté ce matin à M. le comte et je lui ai plu sans doute, car il m'a agréé tout de suite...

LA MARQUISE.

Et vous m'aviez juré que vous seriez prudent.

FERNEY.

Vous oubliez toujours que dans ce pays je ne suis pas le vicomte Lucien de Ferney, mais bien Charles Vardeck.

LA MARQUISE.

En agissant ainsi quel a été votre but?

FERNEY.

Celui de vous voir tous les jours!..

LA MARQUISE.

Eh bien! soit! restez ici; mais veillez bien sur vous-même! détournez de moi vos regards! qu'au-

cun geste ne vous trahisse!.. car le comte a des soupçons; je vais les détruire en causant avec lui; mais si la moindre imprudence les réveillait, vous seriez reconnu, arrêté à l'instant même, et toutes nos espérances d'union et de bonheur seraient à jamais perdues! mais si vous vous conduisez raisonnablement, ce soir vous serez libre.

FERNEY.

Ce soir!

LA MARQUISE.

Oui, ce soir au plus tard.

FERNEY.

Oh! je saurai me contraindre, soyez sans in-  
quiétude.

LA MARQUISE.

Maintenant vous ne me connaissez plus!  
(*Elle s'éloigne de lui et Ferney retourne au bureau où il écrivait.*)

L'HUISSIER, annonçant.

Monseigneur...

SCÈNE II.

LA MARQUISE, GÉRANCY, FERNEY.

GÉRANCY, entrant par la porte du fond, à droite.

Chère cousine, je ne m'attendais pas à un tel honneur! Vous me rendez ma visite.

LA MARQUISE.

Vous m'avez demandé une audience, ce matin, je n'ai pu vous l'accorder; je viens vous la demander à mon tour.

GÉRANCY.

Monsieur Vardeck, veuillez nous laisser.

(*Ferney sort par la porte de droite.*)

LA MARQUISE.

Maintenant, permettez-moi de vous gronder un peu... Pourquoi ne vous ai-je pas vu hier à votre arrivée?

GÉRANCY.

On m'a dit que vous étiez sortie seule.

LA MARQUISE.

J'ai été chez les Varanges, mais je suis rentrée à huit heures.

GÉRANCY.

A huit heures ! en êtes-vous bien sûre ?

LA MARQUISE.

Oh ! il était peut-être huit heures et quelques minutes... Qu'avez-vous fait à Versailles ?

GÉRANCY.

J'ai réussi.

LA MARQUISE.

Le roi a donc enfin consenti ?

GÉRANCY.

Il n'a cédé qu'à l'obsession, mais il a cédé... Je recevrai à trois heures ce que vous désirez depuis si longtemps,

LA MARQUISE.

Vous ne l'apportez pas vous-même ?

GÉRANCY.

Non, on me l'enverra, il y avait quelques formalités à remplir... M. de Ferney est bien heureux d'avoir excité en vous un si vif intérêt...

LA MARQUISE.

Ce n'est pas lui, c'est sa mère qui m'intéresse, vous le savez bien !...

GÉRANCY.

C'est juste ! lui, vous ne l'avez jamais vu.

LA MARQUISE.

Je ne vous ai pas dit cela.

GÉRANCY.

Pardon, vous me l'avez dit.

LA MARQUISE.

Vous m'avez mal comprise. *Je vous ai dit que je le reconnaissais à peine*, ou peut-être que je ne le connaissais pas, car on ne connaît pas une personne quand on ne l'a vue que deux fois et qu'on ne lui a pas parlé.

GÉRANCY.

Vous n'avez vu le vicomte que deux fois ?

LA MARQUISE.

La première à Paris, et la seconde à Amsterdam

GÉRANCY.

C'est un beau cavalier, dit-on ?

LA MARQUISE.

Il m'a paru fort ordinaire.

GÉRANCY.

A trois heures, nous aurons sa grâce, à moins qu'il ne survienne des événements.

LA MARQUISE.

Quels événements ?

GÉRANCY.

On ne sait pas ce qui peut arriver, il ne faut jurer de rien.

LA MARQUISE.

Vous êtes pessimiste.

GÉRANCY.

C'est vrai, vous reviendrez à trois heures, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

J'aurai ce plaisir. Au revoir, Georges.

GÉRANCY.

Au revoir, Louise !

*Air : de la gardeuse de dindons,*

Bientôt, pour nous, plus de contrainte,  
Avant peu luira l'heureux jour  
Où nous pourrons, tous deux sans crainte,  
Laisser parler tout notre amour.

LA MARQUISE.

Par mon adresse et ma prudence  
Ses projets seront confondus.

GÉRANCY.

Elle se prendra, je le pense,  
Dans les filets qu'elle a tendus.

ENSEMBLE.

Bientôt, pour nous, plus de contrainte.  
*(La Marquise sort par le fond à gauche.)  
(Gérancy sonne.)*

## SCÈNE III.

GÉRANCY, FERNEY, puis POULET.

FERNEY, à part.

Elle est partie !

GÉRANCY.

Ce n'était pas vous que j'appelais, monsieur, c'était l'huissier de service... N'importe, restez, et asseyez-vous (1). *(Il sonne de nouveau, l'huissier paraît)*. Que l'on introduise l'homme qui a été arrêté hier chez la garde Denichon.

FERNEY, à part.

Que dit-il ? *(Il va pour sortir.)*

GÉRANCY.

Restez donc ! J'ai un travail à vous donner.

FERNEY, à part, en voyant entrer Poulet.

C'est bien lui ! *(Il s'assied de manière à lui tourner le dos)*. *(Gérancy ouvre des lettres et les donne à Ferney)*.

POULET, à part (2).

Je vais enfin savoir pourquoi j'ai couché dans un cachot... le gouverneur ! Croirait-il que je l'ai trahi pour prendre part à cette conspiration que je devais découvrir ? Cachons bien notre émotion... affectons un air badin.

GÉRANCY.

Tu as passé la nuit en prison ?

POULET.

Oui, monseigneur... à Paris, je me plaignais de loger trop haut... je demeurais au sixième, au-dessus de l'entresol ! Votre excellence m'a fait loger trop bas, au sixième, au-dessous des puits, pour que je connusse, sans doute, les deux pôles des habitations humaines ; le grenier arctique et la cave antarctique.

(1) Ferney, Gérardy.

(2) Ferney, Gérardy, Poulet,

GÉRANCY.

Tu as souffert ?

POULET.

Mais oui !... Je vous remercie, vous êtes trop bon... j'avais de bien vilains compagnons d'infortune.

GÉRANCY.

Comment, tu n'étais pas seul ?

POULET.

Oh ! non, la société était bien mêlée... il y avait une variété d'insectes d'un sans gêne, d'une indiscrétion !

GÉRANCY.

Tu as dû faire de sérieuses réflexions !

POULET.

Non, j'étais trop fort de mon innocence pour craindre que mon châtiment se prolongeât.

GÉRANCY.

Il se prolongera, si tu ne me dis pas ce qui s'est passé hier à huit heures chez le garde Denichon.

POULET.

Ah ! que ne vous expliquiez vous plus tôt !

FERNEY, à part.

Il va tout dire !

GÉRANCY.

Eh bien ?

POULET.

J'ignore absolument ce qui s'est passé chez le père Denichon... j'ai déjà eu l'honneur de vous en instruire, hier.

FERNEY, à part.

Il continue à nier.

GÉRANCY.

Hier, en te quittant, je ne me suis pas éloigné, je suis resté près de la porte, et j'ai parfaitement entendu ces mots adressés par toi à la femme Denichon : on m'a donné cet or pour ne rien dire... Donc, puisqu'on a payé ton silence, il est évident que tu sais quelque chose.

POULET.

L'évidence a tort, car je ne sais rien du tout... c'est même ce qu'il y a de plus piquant dans mon aventure.

FERNEY, à part.

Oh ! le brave garçon !

GÉRANCY.

Mais l'or que tu as reçu, prouve que tu mens, je ne sors pas de là !

POULET.

Vous feriez bien mieux d'en sortir, car c'est une impasse !

GÉRANCY.

Maraud !

POULET.

Impasse, est le mot propre, monseigneur ; veuillez m'écouter. Je n'ai rien vu, rien entendu, parce que...

GÉRANCY.

C'est impossible ! puisque tu as reçu de l'or,

POULET.

Il n'y a pas de doute que j'ai reçu de l'or, mais laissez-moi vous expliquer (1) ? Je fais monsieur juge.

GÉRANCY.

Cette affaire ne regarde pas monsieur... Cet or... qui te l'a donné ?

POULET.

C'est un jeune homme !

GÉRANCY.

Ah ! un jeune homme ! Enfin, tu avoues,

POULET.

Mais je n'ai jamais refusé d'avouer...

FERNEY, à part.

Il va tout dire maintenant.

GÉRANCY.

Ce jeune homme... Comment se nomme-t-il ?

POULET.

Il était bien mis.

GÉRANCY.

Je te demande son nom ?

POULET.

Je vous ai dit qu'il était bien mis... je ne sais pas son nom, je vais vous donner son signalement.

GÉRANCY.

De quoi parlait-il ?..

POULET.

De la conspiration sans doute.

GÉRANCY.

Quelle conspiration ?

POULET à part.

Il ne sait rien au juste... je vais lui inventer une histoire de complot... les bons contes font les bons amis...

GÉRANCY.

T'expliqueras-tu ?

POULET.

D'abord ils avaient tous des manteaux couleur de muraille, selon l'usage et des grands chapeaux rabattus sur les yeux...

GÉRANCY.

Ensuite ?

POULET.

Laissez-moi rassembler mes souvenirs... Ah ! ils ont commencé par chanter un chœur, et puis l'un deux, un grand sec s'est levé et a dit : Il faut en finir nous sommes trop opprimés !.. que le sort désigne celui de nous qui frappera le tyran !..

GÉRANCY.

Drôle ! tu me fais un conte... Prends garde ! Il y va de ta tête maintenant.

POULET.

Il y va de ma tête !.. C'est trop grave... Pardonnez-moi ; ne sachant rien, j'inventais.

GÉRANCY.

On va te conduire dans ta prison et tu n'en sors

(1) Ferney, Poulet, GÉRANCY.

tiras que quand tu m'auras appris ce que je tiens à savoir.

POULET.

Alors, j'y resterai jusqu'à la fin de mes jours... Monseigneur, ayez pitié de moi... j'embrasse vos genoux; je m'humilie moi, un artiste...

Air :

Ah ! Monseigneur, ici, faites-moi grâce !  
Car, je mourrais au fond de ma prison ;  
Et des Poulets, la précieuse race,  
Perdrait en moi son dernier rejeton.  
De la pitié, que la voix vous dirige  
Vous n'aurez pas à vous en repentir,  
Vous êtes noble, eh bien ! noblesse oblige,  
Vous m'obligez en me laissant partir.

GÉRANCY.

Eh bien ! alors, avoue !

POULET, à part.

Ah ! avoue... Voilà son tic qui le reprend.

GÉRANCY.

Tu gardes le silence ?

POULET.

J'y suis forcé.

FERNEY, à part.

Ah ! Je le récompenserai généreusement.

GÉRANCY, à l'huissier.

Qu'on l'emmène !

ENSEMBLE.

Air : *de madame Panache.*

GÉRANCY.

Quoi ! sans raison,

Affronter ainsi ma puissance !

Tant de résistance,

Lui vaudra la prison.

POULET.

Avec raison,

Ainsi, j'affronte sa puissance !

Mais ma résistance

Me vaudra la prison.

(*Il sort par la porte de droite.*)

POULET, à part pendant que Gérard sort.

Je suis dans une jolie position... l'or du crime m'a porté malheur.

#### SCÈNE IV.

FERNEY, POULET.

FERNEY, s'approchant de Poulet et lui serrant la main.

Merci, tu t'es noblement comporté.

POULET.

Ah ! c'est lui ? je le reconnais !.. Ah scélérat !

L'huissier, rentrant avec les gardes.

On vous attend.

POULET.

Ce n'est pas moi qu'il faut emmener c'est lui; c'est celui-là qui était hier chez Denichon... courez après le gouverneur ! dites lui que je tiens son homme... allez... allez donc.

L'HUISSIER.

J'y consens!.. (*aux gardes*) Ne laissez sortir personne! (*il sort*).

FERNEY.

Comment ! vous voulez me perdre maintenant ?

POULET.

Oui, parce que que je veux me sauver, voilà ma manie à moi !

FERNEY.

Après avoir montré tant de courage, vous faiblirez si vite?.. oh ! non, vous n'en êtes pas capable... vous allez rappeler toute votre énergie et dire au gouverneur que vous avez cru me reconnaître mais que vous vous êtes trompé, que ce n'est pas moi...

POULET.

Mais on me reconduira en prison, mon brave homme !

FERNEY.

Je vous délivrerai.

POULET.

Quand ?

FERNEY.

Bientôt !

POULET.

Bientôt ! c'est trop tard !

FERNEY.

Songez donc aux malheurs que vous causeriez.

POULET.

Songez donc à ceux que je supporte ! je vous trouve charmant !

FERNEY.

Mais je vous ai payé.

POULET.

Oh ! je vous rendrai votre or ! On a bien raison de dire que l'argent mal acquis ne profite jamais !

FERNEY.

Je vous en conjure, gardez encore le silence ! vous en serez généreusement récompensé. Ce soir vous serez libre... Votre emprisonnement n'a rien de sérieux... Ah ! vous ne voudriez pas me faire perdre à tout jamais une femme adorable !

POULET.

Une femme adorable ?

FERNEY.

Si elle était là, elle vous supplierait comme moi.

POULET.

Elle ? qui ça, elle ? vous ne conspiriez donc pas ?.. vous étiez donc avec une femme ?

FERNEY.

Vous ne mentiez donc pas ? vous n'aviez rien vu, rien entendu ?

POULET.

Elle ! qui ça elle ?.. Expliquez-vous ?

FERNEY, à part.

Il ne savait rien.

POULET.

Répondez... répondez donc ! Vous ne voulez

pas ? Oh ! mais vous m'avez mis sur la voie avec votre elle !.. je devine... elle... ça ne peut pas être la mère Denichon, ce n'est pas une femme adorable... mais Pierrette ?.. Pierrette est tout ce qu'il y a de plus adorable. Vous étiez avec elle ?.. elle est votre maîtresse !.. Et je la croyais si pure que je trouvais infâme de la séduire !.. Imbécille ! quand je pense que j'ai failli l'élever jusqu'à moi !.. Quand je pense, que pour rester près d'elle, j'ai oublié toute dignité, j'ai échangé mes pinceaux contre un balai. Oui ! j'ai balayé dans cette baraque ! On a beau dire... les femmes sont encore plus canailles que les hommes !

FERNEY, à part.

Son erreur me sauve je ne la détruirai pas.

POULET.

Ah ! vous voilà, monseigneur !

GÉRANCY, entrant.

Eh bien, tu as réfléchi.

POULET.

Voilà votre homme !

SCÈNE V.

FERNEY, GÉRANCY, POULET.

GÉRANCY, à Poulet.

Comment !.. M. Vardeck ?

POULET.

Oui, M. Vardeck, il n'y a qu'un instant, il cherchait encore à m'endoctriner, mais je ne jouerai pas plus longtemps un rôle si honteux !.. il me faut la vengeance maintenant et vous me la donnerez n'est-ce pas ?

GÉRANCY, à Ferney.

Que faisiez-vous dans cette maison ?

POULET.

Il y était avec Pierrette ma fiancée.

GÉRANCY.

Pierrette, la fille du garde.

POULET.

Pierrette, la fille du garde... A sept heures et demie, elle me jurait fidélité constante, et elle avait, à huit heures, dans la maison de son père, un rendez-vous d'amour avec cet infâme Vardeck.

GÉRANCY.

Comment ! c'était avec elle !..

POULET.

Parfaitement !

GÉRANCY.

Mais pourquoi ce don de quinze cents livres ?

POULET.

C'était le prix de mon déshonneur !... Cet exécrable Vardeck me donnait une dot pour que j'épousasse sa maîtresse... O mes aïeux !.. défunts Poulets, qui m'entendez, comme j'ai failli salir votre nom propre !..

GÉRANCY, à part.

Ceci est assez vraisemblable, mais je n'en crois pas un mot

L'HUISSIER, entrant.

La fille Denichon est arrivée !

GÉRANCY.

Quelle entre !..

POULET.

Pierrette va venir... Oh ! tant mieux.

FERNEY, à part.

Consentira-t-elle à se compromettre pour moi ?.. demain elle serait justifiée.

POULET.

Je vais l'accabler, l'écraser, je...

GÉRANCY.

Je te défends de prononcer un seul mot, sans mon ordre.

SCÈNE VI.

FERNEY, PIERRETTE, GÉRANCY, POULET.

PIERRETTE, à part.

M. de Ferney ici.

GÉRANCY, à Pierrette.

Approche.

PIERRETTE, à part.

Le vicomte me fait signe de me taire.

GÉRANCY, à Pierrette.

Tu m'as trompé hier... Je sais maintenant qui tu attendais à huit heures, pendant l'absence de ta mère.

PIERRETTE, à part.

Nions toujours. (Haut) Monseigneur, je vous jure que j'ignore...

GÉRANCY.

Il est inutile de continuer vos mensonges.

POULET.

Vous attendiez ce suborneur de Vardeck, votre amant.

PIERRETTE.

M. Vardeck.

GÉRANCY, à Poulet.

Je t'avais défendu de parler.

POULET.

C'est parti malgré moi... j'étais chargé d'indignation des pieds à la tête... Ça a explosé !..

PIERRETTE.

M. Vardeck, mon amant !

POULET.

Oui il l'est, ce bas-breton, car il est bas-breton son nom l'indique ! Vardeck bas-breton.

GÉRANCY, à Pierrette.

Vous ne vous justifiez pas ?

PIERRETTE, à part.

C'est le seul moyen de le sauver.

POULET, à *Gérancy*.

Elle ne se défend pas... Vous voyez bien que c'est vrai.

GÉRANCY, à *Pierrette*.

La lettre que j'ai trouvée, avait été écrite par toi ?

PIERRETTE.

Oui, monseigneur.

POULET.

C'est pourtant moi qui lui ai appris à écrire... Voilà les bienfaits de l'éducation.

FERNEY.

Mademoiselle m'a repoussé, quand elle a su que mes intentions n'étaient pas honorables.

POULET.

Pasquinade ! pasquinade !

GÉRANCY, à *part*.

S'il est le vicomte de Ferney, je vais le mettre dans un singulier embarras (*Haut à Ferney*.) Vous avez beau dire... cette jeune fille n'en est pas moins compromise... il n'est qu'un seul moyen de réparer votre faute : le mariage.

PIERRETTE ET FERNEY.

Le mariage !

POULET, à *Ferney*.

Le mariage ! jamais ! je ne peux plus l'épouser, mais je ne veux pas qu'il l'épouse... je la déteste, mais je l'aime... si tu l'épouses, je te tue.

GÉRANCY, à *Ferney*.

Je suis gouverneur de cette province, mon devoir m'ordonne de faire respecter les mœurs... vous épouserez cette jeune fille, je l'exige.

FERNEY.

C'est impossible, Monseigneur, je suis marié !

POULET.

Oh ! tant mieux ! ah ! tu es marié... eh ! bien je veux que tu l'épouses, maintenant !.. tu seras bigame, et on te pendra !.. j'ai trouvé ma vengeance !

GÉRANCY.

Vous êtes marié ! pouvez-vous le prouver ?

FERNEY.

Oui, Monseigneur, mes papiers vous l'attesteront.

GÉRANCY.

Montrez-les moi ?

FERNEY.

Ils sont dans le logement que Monseigneur m'a fait donner.

GÉRANCY.

Allez les chercher !

FERNEY.

J'obéis ! (*A part*.) J'ai un contrat de mariage bien en règle, au nom de Charles Vardeck, je suis tranquille. (*Il sort par la porte à gauche*.)

## SCÈNE VII.

PIERRETTE, GÉRANCY, POULET.

GÉRANCY, à *part*.

Tout ceci est un mensonge, mais je n'ai pas de preuve... oh ! ce billet !.. (*A Pierrette*.) Tu vas adresser une pétition au Roi, pour lui demander justice.

PIERRETTE.

Mais je n'ai été qu'inconséquente, je n'ai pas failli, je ne peux rien exiger...

GÉRANCY.

Assieds-toi !.. je dicte.

POULET.

Allons, allons ! il faut qu'il soit bigame !

GÉRANCY, *dictant*.

\* Sire ! je supplie humblement Votre Majesté... (*Après avoir regardé l'écriture de Pierrette, et l'avoir comparée avec l'écriture de la marquise*.) Bien ! cette ligne suffit pour prouver que tu n'es pas coupable... le billet n'est pas de toi, comme tu le prétends, car ton écriture ne ressemble nullement à celle-ci.

PIERRETTE, à *part*.

Je ne pensais pas à cela !

GÉRANCY.

Je sais tout maintenant... Charles Vardeck est le vicomte de Ferney.

POULET.

Vardeck est un faux Vardeck !

GÉRANCY, à *Pierrette*.

Ce n'est pas toi qui lui avais donné rendez-vous, c'est ma cousine.

POULET.

La marquise !.. est-il possible !

GÉRANCY.

Tu le sais bien, drôle ! tu me paieras cher tous les tours que tu m'as joués !

ENSEMBLE.

Air : de *Madame Panache*.

GÉRANCY.

Je sais donc tout,  
Je connais le mystère !  
Marquise, ma colère,  
Vous poursuivra partout.

POULET.

Il sait donc tout !  
Il connaît le mystère ;  
Qu'importe sa colère !  
Pierrette, je t'absous.

PIERRETTE.

Ciel ! il sait tout !  
Il connaît le mystère ;  
Tremblous, car sa colère  
Nous attendra partout.

SCÈNE VIII.

PIERRETTE, POULET.

POULET.

Il est furieux ! mais je m'en moque ! Pierrette est innocente ! tu te dévouais donc, cher ange ! tu as retrouvé toute mon estime et tout mon amour.

PIERRETTE.

Et vous, vous avez perdu l'un et l'autre, car maintenant, je vous méprise et je vous hais ! vous avez fait le métier d'un espion... je ne vous parlerai de ma vie...

POULET.

Pierrette, écoute-moi !,

PIERRETTE.

Jamais ! jamais !

POULET.

Pierrette !..

PIERRETTE.

Jamais ! jamais ! (*Elle sort par le fond, à gauche.*)

L'HUISSIER, arrêtant Poulet.

Je n'ai pas reçu l'ordre de vous laisser partir !.. (*Il sort et ferme la porte.*)

SCÈNE IX.

POULET, seul.

Oh ! elle me pardonnera quand je lui aurai expliqué... mais je suis prisonnier, et l'on va sans doute me renvoyer dans l'affreux cachot, où j'ai déjà passé la nuit !.. par où fuir ?.. il y a des soldats en bas... par ces portes ?.. elles sont closes et gardées... oh ! cette cheminée ! de toit en toit, j'arriverai certainement à un endroit dépourvu de satellites... petits ramoneurs ! enfants de la Savoie ! prêtez-moi vos ailes !.. (*Il disparaît par la cheminée.*)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GÉRANCY, puis POULET.

LA MARQUISE, seule.

Enfin, il est trois heures, toutes mes angoisses, toutes mes craintes vont cesser. Ah ! mon cousin, je me réjouis d'avance de votre dépit.

GÉRANCY, entrant. (1)

Vous voyez, chère Louise, que je suis exact.

(1) Gêrancy, la Marquise.

LA MARQUISE.

Je n'en doutais pas... (*L'huisier entre avec une bougie.*)

GÉRANCY, à l'huisier.

Posez ce flambeau sur la cheminée.

LA MARQUISE.

Pourquoi cette lumière ?

GÉRANCY.

J'ai une lettre à cacheter.

LA MARQUISE.

Eh bien ! cher Georges ?

GÉRANCY.

Eh bien ! chère Louise, la voilà cette signature royale si vivement désirée par vous, si péniblement obtenue par moi.

LA MARQUISE.

Oui, je connais toutes vos luttes, tous vos ennuis !..

GÉRANCY.

Ce ne sont pas les ennuis dont vous parlez, qui ont fait mon supplice !.. une autre inquiétude tourmentait mon esprit... Ne me suis-je pas figuré que vous aimiez le vicomte de Ferney, que vous vouliez l'épouser, qu'il était rentré en France, que vous lui aviez donné rendez-vous, hier, dans la maison d'un garde, et qu'enfin il s'était introduit chez moi, sous le nom de Charles Vardeck !

LA MARQUISE, (à part.)

Ciel ! il sait tout !

GÉRANCY.

Je ne peux vous peindre toute la colère que m'ont causé ces suppositions insensées...

LA MARQUISE.

Monsieur, ne raillez pas plus longtemps, vous savez tout, qu'avez-vous décidé ?

GÉRANCY.

Voici la grâce !

LA MARQUISE:

Eh bien !

GÉRANCY.

Une homme généreux vous la donnerait.

LA MARQUISE,

Et vous me la donnez ?..

GÉRANCY.

Je vous en donnerai les cendres, car je vais la brûler, certain que le roi ne la signera pas une seconde fois.

LA MARQUISE.

Oh ! vous n'agirez pas ainsi, ce serait lâche !

GÉRANCY.

De la colère !.. ah ! marquise ! quand on a perdu une partie, il est de bon goût d'avoir le sourire sur les lèvres. (*Il allume le papier, le jette dans la cheminée, la marquise fait un mouvement, il l'arrête.*)

POULET, tombant et éteignant le papier (1).

(1) Gêrancy, Poulet, la Marquise.

Je casse l'arrêt rendu par monseigneur, moi, Poulet, dernier du nom.

GÉRANCY.

Encore toi, drôle!

POULET.

Je voulais fuir par cette cheminée, mais je n'ai pas pu; on n'est pas ramoneur de naissance, il faut avoir fait des études... C'est la Providence qui m'a placé là-dedans... Cette fois, j'ai tout entendu! je tiens enfin le fil de cette intrigue au milieu de laquelle je me débats depuis dix-huit heures... je suis le dénouement! me voilà!

GÉRANCY.

Tu vas me rendre ce papier!

POULET.

Jamais! (1) Il m'aide à réparer tout le mal que j'ai fait. (*Il le donne à la marquise.*)

LA MARQUISE.

Oh! vous pouvez compter sur ma reconnaissance!...

SCÈNE XI.

FERNEY, GÉRANCY, LA MARQUISE, POULET.

L'HUISSIER, à Gêrancy.

Où faut-il conduire monsieur?

LA MARQUISE.

Monsieur est libre, voici sa grâce.

POULET.

Oui, sa grâce, revêtue de la signature du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé..... par ceux qui l'aiment.

FERNEY, à Gêrancy.

Maintenant que je suis libre, monsieur le comte, je suis à vos ordres.

GÉRANCY.

Nous nous reverrons bientôt, Monsieur.

(1) Gêrancy, la Marquise, Poulet.

LA MARQUISE, à Gêrancy.

De la colère!... ôh! monsieur le comte, quand on a perdu une partie, il est de bon goût d'avoir le sourire sur les lèvres.

GÉRANCY.

Vous avez raison, ma cousine, et je vais vous prouver que je suis beau joueur... M. de Ferney, permettez-moi de vous féliciter et de vous serrer la main.

LA MARQUISE, à Gêrancy.

Souvenez-vous de Trianon!... nous sommes quittes!

GÉRANCY.

C'est juste! j'avais oublié ce détail.

POULET.

Vous le voyez, monseigneur, je ne mentais pas.

GÉRANCY.

C'est vrai, le drôle ne savait rien.

POULET.

Absolument rien, monseigneur... et Pierrette m'a, comme vous, accusé injustement.

LA MARQUISE.

Soyez tranquille, mon ami, je vous réhabiliterai dans son esprit.

POULET.

Oh! merci, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Air : de Madame Favard.

Nous ferons votre mariage,  
On s'intéresse à votre amour;  
Mais le bonheur qu'on vous ménage,  
Ne vous suffit pas en ce jour.

POULET.

Messieurs, ne troublez pas ma nocé;  
Pour que mon bonheur soit complet,  
Nul de vous n'est assez féroce  
Pour égorger un pauvre Poulet.

FIN.